

F : film

L'immeuble où habitent mes parents a la forme d'un U juxté et complété par l'U symétrique d'un autre immeuble. À l'intérieur de cette double lettre s'étendent deux cours jumelles, qu'un muret surmonté d'un fort grillage sépare.

Dans l'autre cour, des allées goudronnées se croisent à angle droit entre des carrés de gazon bordés de bancs et entourés d'acacias taillés en boule. Cette cour ressemble à un petit jardin public, toujours désert. Notre cour est plus goudronnée quoique elle comprenne aussi des zones de gazon, ainsi qu'un hangar à vélos, un bac à sable, un portique, deux barres métalliques posées sur de hauts montants verticaux et destinées à recevoir les tapis pour qu'on les batte au moyen d'une tapette en jonc tressé. Elle peut servir aussi à battre les personnes, paraît-il.

Le salon la salle à manger et la chambre de mes parents donnent sur la rue, mais la cuisine la salle de bains et ma chambre donnent sur la cour. Au début du printemps il y vient des chanteurs à qui on jette des pièces enveloppées de papier journal, et des Gitans cardeurs de matelas. Dès les premiers beaux jours elle est peuplée d'enfants, qui la parcourent sur des patins à roulettes, à trottinette, à vélo, tout en hurlant comme des sourds sans discontinuer. Moi aussi, quelquefois, on m'envoie dans la cour jouer pour m'aérer et me socialiser. J'y descends et j'y joue un moment, résigné, en jetant de fréquents regards vers le balcon de la cuisine dans l'espoir de voir ma mère apparaître et me faire signe. Dès que c'est le cas je remonte, rentre dans ma chambre et retourne aux histoires que je m'y raconte, pleines de combats au glaive et d'éventrations. Et quelquefois aussi depuis cette chambre j'épie les autres enfants qui se disputent dans la cour, j'observe leurs drames. Quand un hurlement particulièrement strident s'élève je murmure à suivre, et interromps le massacre en cours pour m'approcher de la fenêtre afin d'assister à une vraie bagarre.

Lorsque les enfants atteignent douze ans ils délaissent la cour, qui perd soudain de son intérêt. À douze ans je cesse moi aussi de m'y intéresser, ne serait-ce qu'en observateur. Mais quand j'ai quatorze ans la cour redevient tout à coup intéressante, car Martine la traverse quatre fois par jour pour aller au lycée et en revenir. Je la vois aussi quelquefois dans la rue, mais on ne va pas au même lycée, je vais au

lycée de garçons tandis qu'elle va au lycée de filles, à l'époque il n'est pas question d'aller au collège, les collèges sont techniques, on n'y va pas.

C'est bien peu pratique, cette distinction entre lycées de garçons et lycées de filles. Avant, elle n'avait pas d'importance, mais quand on a eu quatorze ans son caractère peu pratique est soudain devenu patent. Les filles en effet ont brusquement commencé à exister, un jour elles n'existaient pas le lendemain elles existent. Et où les rencontrer sinon au lycée. Je fondais de grands espoirs sur le catéchisme, mais le catéchisme m'a beaucoup déçu. Chez les catholiques il y a un catéchisme pour les garçons et un autre pour les filles, tandis que nous autres protestants sommes progressistes et pratiquons un catéchisme unisexe. Ce serait, pensais-je, l'idéal pour rencontrer des filles, tout à loisir car d'abord il n'y avait pas de raison que ces filles n'aient pas envie elles aussi de me rencontrer, ensuite j'étais à l'évidence le seul garçon pour qui les filles aient émergé du néant, les autres, ça tombait sous le sens, n'avaient pas encore remarqué qu'elles étaient là. Dès la première heure de catéchisme j'ai cependant dû constater mon erreur. Tout le monde, ça crevait les yeux, avait bien repéré l'existence des filles et l'intérêt que celles-ci présentaient, lequel était même vraisemblablement pour tous le seul intérêt du catéchisme. Quoi qu'il en soit, dès la première heure de catéchisme, toutes les filles susceptibles d'être prises d'assaut l'étaient. Le catéchisme s'est révélé dès le début une voie sans issue.

Martine est peut-être moins évidemment digne d'être prise d'assaut que certaines filles du caté mais elle traverse la cour quatre fois par jour et ses cheveux châtain sont rassemblés sur sa nuque en un *catogan*, ce mot ravissant que je découvre achève de la rendre attractive. Quand son duffle-coat est ouvert, on peut constater qu'en dessous elle porte une *robe chasuble*. Elle est arrivée dans l'immeuble après que la cour a cessé de présenter un intérêt, si je sais qu'elle s'appelle Martine c'est parce que je l'ai entendu appeler par sa mère. Quand je l'aperçois dans la rue je la suis un moment puis la double, en prenant l'air sombre et lointain. Et lorsqu'elle passe dans la cour je me poste derrière ma fenêtre afin de la regarder passer, j'ai repéré les jours où elle passe à des heures auxquelles je suis moi-même en train de faire mes devoirs à mon secrétaire près de la fenêtre. Ces jours-là je ne fais ces devoirs que d'un œil en écoutant d'une oreille les bruits qui montent de la cour, et qui sont assez peu nombreux à l'heure où la plupart des moutards sont chez eux à faire leurs propres devoirs ou à regarder *Aglaé et Sidonie* à la télé. Chaque fois que la lourde porte séparant la cour de la rue retombe avec un choc sonore répercuté par les hautes façades du double U, je bondis de mon secrétaire à la fenêtre. Si ce n'est pas Martine, je retourne à mes devoirs, si c'est elle je la suis des yeux sur toute la longueur de la cour, après quoi j'y retourne aussi.

Quand elle a disparu à l'autre bout de la cour je me rassieds puis presque aussitôt je me relève et me mets à marcher de long en large dans ma chambre, en proie à une vive exaltation. Martine se doute-t-elle de l'intense travail fantasmatique dont elle est l'objet dans ma chambre. Je ne suis pas bien sûr qu'elle ait remarqué que j'étais sorti du néant, alors à plus forte raison il y a peu de chances qu'elle se doute de ce travail. Pourtant, ce travail est intense.

1) Au pied des hautes façades violemment éclairées et ressemblant pour la circonstance au décor de *West Side Story*, nous nous apercevons de loin. Après un instant de stupeur ravie on se met à courir l'un vers l'autre, au ralenti, quand on s'atteint on tombe dans les bras l'un de l'autre, je la soulève et je pivote avec elle dans mes bras, son catogan et les plis de sa robe chasuble flottent lentement.

2) La cour fait place à une prairie herbeuse que rasant les rayons du couchant. On bascule à contre-jour toujours lentement dans les graminées.

3) Par une nuit d'hiver nous sommes couchés ensemble dans une maison de bois, juste sous la fenêtre dans le cadre de laquelle on voit sur le ciel noir des étoiles grosses comme le poing qui diffusent une lumière digne de lampes électriques. Je suis étendu sur le dos, on me voit de profil. Elle est sur le côté, le visage au creux de mon épaule.

Nous sommes couverts jusqu'à la taille par une couverture de laine à motifs losangés.

4) L'aube d'été nous surprend dans un lit en train de dormir, nus mais partiellement entortillés dans les draps, comme dans *Roméo et Juliette* de Zeffirelli, qui vient de sortir et dont les acteurs ont pratiquement l'âge des héros.

Toutes ces scènes ont pour accompagnement musical le *Canon* de Pachelbel, *Les Quatre Saisons* de Vivaldi ou *She's Like a Rainbow* par les Rolling Stones. En bas dans la cour Martine passe sans se douter, en haut dans ma chambre je marche de long en large, très exalté, jusqu'à ce que mes parents viennent me dire de baisser le son de l'électrophone, marque La Voix de son maître.

Quand je parle d'exaltation je parle d'un état strictement intellectuel. Les fantasmes que j'élabore en déambulant sur fond de *Canon* ou de *Saisons* ne font intervenir que les parties poétiques du corps, les autres parties sont entortillées dans les draps et les couvertures. Ces fantasmes n'ont rien à voir avec les fantasmes que je nourris la nuit dans mon lit et qui font intervenir *uniquement* les parties inférieures et non poétiques, zones anonymes, sans visage et d'une exactitude anatomique relative. Il y a les fantasmes exaltés, musicaux, vivement éclairés, et les fantasmes inférieurs et nocturnes, qu'accompagnent des phénomènes plus ou moins compréhensibles. C'est inimaginable

d'aller mêler les deux. On n'irait pas imaginer les parties inférieures du corps de Martine dans les graminées, même ses propres parties sous la couverture losangée et les étoiles grosses comme le poing on n'irait pas les imaginer. Il y a ces parties et les autres parties, et quelque part entre haut et bas soi-même suspendu dans cette incompatibilité, une position passablement inconfortable. Pour finir, un événement vient unifier les deux secteurs.

C'est un événement minuscule, comme tous les événements importants de ces années-là. C'est l'été, je suis à mon secrétaire, non pas pour y faire des devoirs mais pour y écrire un poème en vers libres. La cour, malgré le beau temps, est bizarrement déserte. Dans mon souvenir elle baigne dans une lumière étrange aussi, lumière d'été mais comme exagérée, brutale, enfonçant dans la cour de longs angles aveuglants qui découpent au pied des façades des pans d'ombre dense. Les pas dans cette ombre et cette lumière retentissent avec une netteté spéciale. Quand il en retentit je me soulève mollement sur mon siège, à tout hasard, c'est l'ennui de l'été, l'abrutissement dans la pénombre de la chambre, où le soleil chauffe le volet roulant, dont la partie inférieure articulée est poussée, permettant de plonger ses regards dans la cour. On écrit des poèmes en vers libres, mais c'est bien pour passer le temps, à cette heure lourde de l'après-midi les vers libres ne suffisent pas à susciter un état d'exaltation digne de ce nom.

Des pas retentissent, je me soulève, puis je me lève complètement car c'est Martine qui s'avance dans la cour, vêtue d'une chemisette d'un bleu passé, les cheveux lâchés, en jupe plissée et en sandales, de vieux vêtements qu'elle ne porte sans doute que chez elle. Elle a un tapis sur l'épaule et tient un jonc. Sans doute a-t-elle même plusieurs tapis, comment fait-elle pour les porter. Il est vrai qu'elle est musclée, bien plantée, certainement excellente en gym ça se voit tout de suite à la façon dont après avoir jeté le premier tapis sur la barre elle commence à le battre. On le voit à la netteté de l'angle formé par les jambes, les cuisses, à la régularité du mouvement tournant qu'exécutent les reins, le buste, tandis que la jupe et les cheveux sans catogan se soulèvent et tournent aussi, à contretemps. Elle met visiblement dans sa tâche la colère de devoir l'accomplir malgré elle, contrainte et forcée, envoyée sans doute l'accomplir par sa mère, peut-être après un vif éclat. De temps en temps elle contourne le tapis pour le battre de l'autre côté, alors on la perd de vue, on entend seulement le bruit régulier de la tapette, un bruit qui, avec l'ondulation du tapis sous les coups, suffit dirait-on à résumer ce qu'on ne voit plus, l'ondulation des cheveux, de la jupe, la vigueur du corps où chaque rencontre de la laine et du jonc se répercute aussi, dans une vibration à peine perceptible avec la distance. Quand elle a fini le premier tapis elle le descend, le roule, met en place le second et revient au premier plan.

En bas dans la cour il y a ce mouvement tournant et ondulant qui disparaît puis revient cependant que le cinglement régulier du jonc

continue à monter entre les façades. Et en haut également, sous l'auvent du volet roulant, quelque chose monte et s'exalte, qui ne devrait rien avoir à faire avec les cheveux flottants de Martine et la lumière crue de l'été. Cette exaltation s'effectue sans Pachelbel ni Rolling Stones, simplement avec le choc régulier du jonc sur la laine. Au rythme de ces coups et pendant que le buste de Martine pivote sur ses reins un étonnant miracle a lieu, l'enthousiasme poétique et l'effusion anatomique, la nuit et le jour, le haut et le bas fusionnent. Sous son auvent on est d'un seul tenant, la deuxième moitié de l'adolescence peut démarrer.

Pierre Ahnne